

Séance du 26 octobre 2009

Pau Casals et Joan Alavedra, une longue amitié

**par Gemma DURAND
conférencière invitée**

Nous sommes en 1930.

Alavedra s'est levé tôt ce matin pour prendre le premier train pour de Barcelone au Vendrell. L'homme qui l'y attend est matinal. "Venez dès neuf heures, a-t-il dit, c'est le moment où la lumière est belle, nous marcherons sur la plage avant de travailler !"

Face à la porte de la maison blanche de Sant Salvador il hésite un instant.

C'est dans le cadre d'une émission de radio qu'il anime quotidiennement, "El fet del dia", qu'il a souhaité rencontrer Pau Casals. Joan Alavedra parle en direct tous les jours, une heure, de sujets politiques, culturels, ou bien de faits divers. Son émission est devenu un rendez-vous incontournable pour bon nombre de Catalans qui interrompent leur travail ou toute autre occupation pour courir à leur poste de radio. Le jeune journaliste est curieux de rencontrer ce musicien atypique qui d'une part joue devant les plus grands du monde parcourant la terre d'est en ouest et d'autre part fonde à Barcelone les "concerts ouvriers" pour rapprocher la musique classique des milieux populaires. Qui a une sensibilité musicale hors du commun et semble faire part d'un grand humanisme. Il sera un de ses prochains sujets.

Casals a accepté sans hésiter la demande d'interview de cet homme dont on parle de plus en plus à Barcelone. Mélomane, doué d'une culture immense, Joan Alavedra est une des figures illustres du Barcelone des années trente. Il est recherché et apprécié pour ses écrits journalistiques et sa parole de chroniqueur radio, pour ses talents de conférencier. Il traduit les auteurs allemands. Il dirige le Théâtre National de Catalogne mais avant tout, il est poète.

Ce matin tôt en quittant Barcelone, sur le pas de la porte, sa jeune épouse, Montserrat, qui est musicienne, lui a souhaité bonne chance. Elle a l'intuition que cette rencontre sera importante, elle sait que le poète et le musicien se correspondent en de nombreux points : leur sensibilité, leur amour pour l'art, mais aussi leur fragilité, leurs peurs, et puis ce catalanisme forcené, viscéral, vital. Mais ce qu'elle ne sait pas, c'est que quand son mari, au micro en direct quelques jours plus tard prendra la parole : "Le violoncelliste Pau Casals est né au Vendrell en 1876...", ces paroles seront celles qui initieront longtemps après une biographie rééditée plusieurs fois et d'innombrables conférences.

L'enfance de mon grand-père a été pour le moins atypique.

À un âge où il est normal d'aller à l'école après avoir aidé, de bon matin, à l'épicerie familiale située près de la Cathédrale, en plein cœur de Barcelone, lui fait l'école buissonnière pour pouvoir s'adonner à ses passions de l'époque. La lecture, puisque dès l'âge de dix ans, il fréquente les bouquinistes auprès desquels il se procure la vie de ses héros de l'époque, d'Artagnan, le Comte de Monte-Cristo, Sherlock Holmes. À douze ans, il n'est pas rare qu'il ne se cache dans un des théâtres

du centre ville pour assister discrètement aux représentations. Mais c'est à l'opéra qu'il préfère passer son temps et, dès l'âge de quatorze ans, il assiste, au balcon du 5^e étage du Liceo, aux plus grands concerts, tout à sa passion pour Wagner, puis pour Beethoven.

À dix-huit ans, devenu membre du centre culturel en vogue du Barcelone de l'époque, "l'Ateneu Enciclopedic Popular", il prend une part active à tous types d'activités intellectuelles, et il donne des cours, dans quelque domaine que ce soit, souvent à de plus âgés que lui. C'est là qu'il se procure un traité de grammaire allemande, qui lui permet, en six mois de travail solitaire et acharné de lire et écrire un allemand parfait. Ceci, motivé par le désir de lire dans le texte d'origine la biographie de son musicien préféré, Richard Wagner.

Il gagne sa vie en tant que journaliste.

Il faut s'imaginer ce qu'était Barcelone dans ces années, un formidable essaim de jeunes artistes en tout genres, un feu d'artifice de créativité, de rencontres, de talents partagés et offerts.

Le jeune poète est plus attiré par la culture que par la politique mais en 1918, il s'inscrit à "la Falç", parti qui regroupait des jeunes nationalistes à tendance démocratique. Il participe à une forte collaboration catalaniste mais pas à un militantisme politique vrai.

C'est sous une emprise dictatoriale qu'il poursuivra dans les années qui suivent ses activités intellectuelles et culturelles, puisque s'installe en Espagne, à partir de 1925, la dictature de Primo de Rivera. Il s'agit d'une dictature intransigeante mais non cruelle qui impose au pays une forte répression. L'usage public de la langue catalane devient illégal, les groupes littéraires et musicaux sont dissous, l'enseignement en catalan est interdit ainsi que la prédication dans cette langue. La répression imposée par la dictature de Primo de Rivera entraîne une réaction catalane intense, constituée essentiellement par des manifestations culturelles, et le 12 avril 1931, le triomphe aux élections de la gauche républicaine déclenche la chute de Primo de Rivera et la république catalane est proclamée.

Francesc Macia est nommé président de la Généralitat de Catalogne. Joan Alavedra occupe aussitôt un poste important au sein de son gouvernement. Le 6 décembre 1932 est approuvé par les Cortes le statut d'autonomie et le Parlement autonome de Catalogne est constitué. Mais en décembre 1933, Macia meurt et c'est Lluís Companys qui prend sa suite. Après avoir été le premier secrétaire du Président Macia dont il écrivait les discours, Alavedra fut le premier secrétaire du Président Companys. Companys proclame l'État Catalan au sein de la République fédérale espagnole.

Mais à Madrid s'est formé un gouvernement anti-républicain et anti-catalan et l'État catalan proclamé par Companys est mis en échec. Ce dernier est emprisonné. Ses proches collaborateurs sont en danger aussi et dans les semaines qui suivent Joan Alavedra est enfermé dans le vaisseau prison "Ville de Cadix". Il y restera 90 jours.

Il laisse seuls, pendant ces trois longs mois, sa jeune épouse Montserrat et leurs deux enfants, Maria âgée de cinq ans et Macia qui venait juste de naître. Lorsqu'il est libéré, amaigri, fatigué, il a pris la décision de réduire ses activités politiques au profit d'activités culturelles et intellectuelles.

Nous sommes à la veille de Noël. Il est temps de préparer la crèche et c'est avec la petite Maria qu'il se met à l'ouvrage. Il leur manque quelques santons, et l'homme et l'enfant partent d'un bon pas, la main de la fillette dans celle de son père. Par les ruelles étroites du cœur de Barcelone, ils rejoignent la cathédrale. En ce dimanche matin d'hiver, les cloches retentissent appelant à l'office et l'homme serre la main de son enfant qu'il sent sursauter. Elle sait, malgré son jeune âge que son père est en danger, qu'il a failli disparaître et qu'elle risque de le perdre. Mais elle sait aussi profiter de cet instant, naturellement, et aux côtés de ce grand homme, elle se sent importante aussi, et elle sourit. Ils n'iraient pas à la messe, ils n'avaient pas le temps. Ils se rendent au marché de Santa Llucia pour acheter les santons.

Sur le parvis de la cathédrale, sur les longues et larges marches qui descendent jusqu'à la place, sont alignées les petites baraques de bois abritant en miniature un monde extraordinaire fait d'écorces et de mousses, de rivières et de ponts, d'oliviers et de buissons, d'étoiles, de vierges et de rois. La Galilée à l'infini, prête à être reproduite dans des milliers de foyers. De toutes tailles et de toutes formes, les santons côte à côte, les ânes et les bœufs, les étables. Dans un moment, la foule s'épaissirait encore, lorsque le tambourin et le flabiol entameraient les premières mesures de la sardane dominicale.

Cela a toujours été un moment important, la crèche, pour mon grand-père, moment qui s'inscrit dans la tradition, dans la poésie, la célébration de la naissance du fils de Dieu, au cœur de cette scène de simplicité primitive, faite de bergers, de meuniers et de rois, d'un vrai tableau d'humanité. Néanmoins il est ce jour-là dans un mélange douloureux de joie et d'angoisse, joie, bien entendu, des retrouvailles, mais angoisse par le drame imminent qu'il sent inévitable pour son peuple. Alors, quand la crèche est terminée et que la fillette lève vers son père son regard demandant : "Papa, s'il te plaît, papa, fais parler les santons pour moi", c'est dans cette dualité fragile mais créatrice qu'il s'exécute. Il s'assied, prend sa plume et lentement donne vie à chaque santon, délicatement posé entre les pierres, sur de la mousse ou bien au bord d'une rivière.

"C'était comme plus fort que lui, racontera Montserrat. Les vers s'enchaînaient, les strophes prenaient corps sans l'ombre d'une hésitation, et à travers chaque parole, chaque image, chaque tableau, la beauté et la souffrance prenaient vie conjointement, l'espoir et le désespoir, sa confiance et sa peur, le miracle de la nativité et le drame de la passion. Il écrivait sans s'interrompre."

*Un ange aux ailes dorées
vole à l'entour des bergers
se pose sur une branche
et leur chante ce couplet:
-Laissez la soupe et la jarre,
prenez pelisse et bâton
levez-vous, allez, venez donc
les moutons, le chien vous les garde.*

*-Entendez-vous cette voix fine?
-Est-ce voix ou violon?
-Bêlement d'agneau qui rêve.
-C'était l'eau. Un fin murmure*

*qui glissait sur de la mousse
sans éveiller le matin.
-Ne serait-ce cette étoile
brillant si fort dans le ciel?
Regardez comme elle avance!...
Un bruissement d'ailes
fait frémir l'espace
et des chants célestes
envoûtent les bêtes
que le berger berce
au son du pipeau.
Jusqu'au feu si vif
taisant son envol.*

*Alors la nuit s'immobilise
descend un silence profond,
une voix portée par la brise,
entonne cette chanson:
-Courrez, bergers! en une étable
des alentours de Bethléem
s'est accompli un miracle
comme jamais nous n'en verrons.*

*Le fils de Dieu bien vivant
est né dans un corps d'humain
et il a un pleur d'enfant.
Gloire à Dieu au plus haut des cieux!
Allez-y, bergers, volez...
L'étoile sera votre guide...
Ma voix votre compagnie.*

*“Une vieille file
devant son portail.
-Venez donc grand-mère!
C'est nuit de Noël!*

*-Vous autres, bergers, tous vos
moutons dorment
et puis le matin, les garde le chien.*

*Mon ouvrage est mien.
S'il est doux aux mains, au cœur il est
vain.*

*Je file pour tisser un drap
qui dans le parfum attendra
car un jour terrible il servira
quand celui qui est né souffrira.*

*Je le vois déjà en haut de la rue,
trébuchant aux cailloux pointus,
traînant avec lui sa croix,
jetant parfois un regard
aux gens figés,
aux bouches tues.*

*Une femme paraît
entre les soldats rangés,
et d'un drap, de celui-là
essuie son buste, sang et poussière,
sueur et larmes, angoisse mortelle,
elle le console de ce drap frais,
qu'en image Dieu va sceller.*

Je le vois aussi en haut d'un sommet...”

Quand le poème du Pessebre est terminé, le poète referme le cahier. Il le tend à la fillette : “Voilà, il est pour toi”.

Mais le régime dictatorial est de plus en plus opposé à la réalité nationale catalane, soutenue par sa langue et par sa culture. Les dictatures voisines, allemande, italienne deviennent arrogantes, la France est entière dans le Front Populaire, l'Espagne va devoir affronter seule les affres de son histoire.

La guerre civile éclate en 1936.

Les Catalans se sont battus. L'intelligentsia, les professions libérales, les artisans et la classe ouvrière ont organisé une résistance forte. Mais au terme de trois ans, la guerre donne, en 1939, la victoire au général Franco. Barcelone croule sous les bombes, pour la troisième fois de son histoire. Cette victoire impose l'exode à une grande partie du peuple catalan. En quelques semaines, cinq cent mille Catalans fuient. Ceux qui n'en ont pas le temps risquent d'être fusillés sur la montagne de Montjuic.

Alavedra avait caché les siens à Banyoles, à côté de Gérone, auprès de leur grand-mère. Mais un matin, la fillette voit sa grand-mère préparer du pain à la tomate en pleurant et elle comprend. Ils partent, en camion, d'abord, emportant les biens les plus utiles ainsi que les plus précieux. Mais très vite il faut échanger les camions pour des voitures. Un peu plus loin, les barrages obligent à abandonner les voitures et il faut poursuivre à pied, n'emportant plus alors que ce que les bras peuvent porter.

Les quatre Alavedra passent les Pyrénées à pied dans la neige et la peur, le 27 janvier 1939.

Toute la nuit, ils ont marché dans la longue file des Catalans en fuite. Au bord du sentier, des femmes accouchent, des enfants meurent, des vieillards s'effondrent. Pour garder ses forces, il faut tout jeter au fond des ravins, les photos, les dentelles, les derniers souvenirs s'éteignent en un bruit sourd dans la nuit, accentuant la déchirure, scellant la rupture.

Le petit garçon est sur les épaules de son père, la fillette donne la main. Maria, âgée de neuf ans, malgré ses pieds brûlants de froid et de fatigue, malgré son cœur affolé par les sanglots des mères et par les cris des pères, avance, serrant contre elle une petite mallette noire. Elle désobéit aux ordres des plus grands qui demandent de tout jeter. Par ses trésors qu'elle conserve, l'enfant emporte avec elle l'essentiel de sa jeune existence, pouvant ainsi la poursuivre au-delà des frontières et malgré le déracinement.

Cette nuit-là, la main d'Alavedra n'a pas lâché la fillette, et de son autre main, il tient l'enfant le plus jeune assis sur ses épaules. En cela, il les aide à garder le lien avec leur histoire, à ne pas lâcher la route dont le dessein leur échappe.

De l'autre côté de la frontière les attendent, au petit matin, les barbelés et les lances pointues des carabiniers qui séparent les familles. Ils sont jetés dans les camps, Prats de Mollo pour eux, Argelès, Rivesaltes pour d'autres. Les hommes d'un côté, les femmes et les enfants de l'autre. Les miens, au deuxième jour, réussissent à s'enfuir car mon grand-père est reconnu par les autorités françaises comme membre du gouvernement catalan.

Quelques semaines plus tard, les quatre Alavedra sont réunis à Paris. Très vite se constitue un cercle d'intellectuels catalans qui discutent des nuits entières dans les cafés de Saint-Germain des Près, se mêlant aux intellectuels français.

Un matin, très tôt, on frappe violemment à la porte d'Alavedra. Maurice Eisenberg, le violoncelliste. "Casals est chez moi depuis quelques jours, de retour de Londres ! Il est prostré, il va très mal, ne mange plus, ne parle pas. Il faut que vous veniez !" Le couple Alavedra et Eisenberg ont traversé Paris à pied, au pas de course, dans la brume du petit matin. On fait entrer Alavedra dans une pièce obscure. Sur une chaise, Casals, la tête vers le sol baissée, le regard vide, le visage éteint.

Eisenberg, en chemin, avait dit : "Les nouvelles dramatiques qui parviennent de Catalogne l'affligent, le désespèrent. Les camps de rétention, le sort réservé aux siens, l'humiliation, la mort. Et puis surtout son impuissance. Il ne veut plus jouer, ne touche plus son violoncelle. Les franquistes ont pillé sa maison de Sant Salvador, ont arraché des rues de Barcelone les plaques portant son nom, torturent son frère Lluís".

Joan Alavedra s'assied en face de son ami, en silence, sans un bruit.

Les deux hommes avaient toujours su métamorphoser cette souffrance à fleur de peau, en vers pour l'un, en musique pour l'autre. Cette force, ce génie de métaboliser la terreur, de dire l'indicible. Mais ce jour-là, les mots manquent. Ils restent une journée entière sans bouger, sans parler, assis face à face.

Longtemps, des heures durant, mon grand-père pense, médite, tente de comprendre le destin extraordinaire de cet homme assis là, terrassé.

Il repense à sa naissance. Le Vendrell. 1876.

Carlos Casals tenait l'orgue de l'église du village, il était musicien, compositeur et professeur de musique. Il fut sollicité pour des cours par la jeune Pilar Desfilho, née à Porto Rico de parents catalans, et revenue au pays avec sa mère peu après la mort de son père. De leur amour et de leur bonheur, très vite est né le chagrin puisque leur premier enfant est mort à la naissance. Le deuxième Pau, Pablo, a vécu, a survécu peut-on dire, parce que les sept enfants qui ont suivi sont morts aussi. Pau Casals grandit auprès d'une mère qu'il entendait pleurer la nuit, dont les yeux mouraient de chagrin et qui mit en lui tous ses espoirs de vie. Deux autres enfants survécurent, plusieurs années après, Lluís Casals et Enric Casals.

Pau Casals fut initié très tôt à la musique par un père brillant et dur. À 6 ans ils donnaient dans son village des concerts de piano, il étudiait le violon mais, surtout, il attendait avec impatience, en les mesurant tous les jours, que ses jambes soient assez longues pour atteindre le pédalier de l'orgue de l'église. Quand il a entendu pour la première fois le son grave du violoncelle, cet instrument lui est devenu indispensable, permettant à l'enfant meurtri d'extraire l'insupportable. Il obtint de ses parents l'autorisation de l'étudier, ce qui ne fût pas sans mal car cet instrument à l'époque n'avait que peu de valeur de façon isolée. Ça n'était pas un instrument soliste. Sa mère et lui partirent à Barcelone pour qu'il puisse y recevoir les cours de Josep Garcia au Conservatoire, laissant le reste de la famille au Vendrell. Lors d'une visite de son père, l'enfant et lui arpentaient les bouquinistes à la recherche de vieilles partitions, et le jeune Pau découvrit, sous une pile de feuilles jaunies, des suites pour violoncelle, six suites pour violoncelle de ce Bach dont on parlait peu. Mais la vie pour les Casals était dure et malgré l'argent envoyé par le père, la mère dût faire jouer l'enfant, le soir, dans les cafés pour qu'il y gagnât quelque argent. C'est dans les cafés du Passeig de Gràcia que Pau Casals, à quatorze ans, ensorcela de sa musique le tout Barcelone. Il transformait les cafés en salles de concert.

C'est au café Tost, que le découvrirent Enric Granados d'abord, puis Isaac Albéniz peu de temps après. C'est sur une recommandation de ce dernier que le jeune musicien fut envoyé à la cour d'Espagne, à Madrid. L'Espagne venait de découvrir un génie parmi les siens, il fallait s'en occuper. La reine d'Espagne chargea le compte de Morphy de son éducation. Au delà des cours de musique et de composition, on lui enseigna les langues, la culture générale et l'art, l'emmenant travailler toutes les semaines au musée du Prado. On l'emmenait au Parlement aussi, une fois par semaine, étudier et comprendre la politique. Après quelques années il fut envoyé à Bruxelles étudier la composition auprès du professeur Guevart. Mais celui-ci l'accueillit de façon ironique, face à sa classe.

“Alors voilà ce jeune Espagnol que l'on dit si doué, que pourrez-vous nous jouer une zarzuela, peut-être ?”

“Je peux vous jouer tout ce que vous voulez.”

Malgré les éloges qu'il reçut après avoir joué Bach, le jeune musicien ne souhaita pas rester, et la cour d'Espagne, pensant qu'il avait été arrogant, lui coupa les vivres.

Sa mère et lui s'installèrent à Paris. Ils tentèrent de vivre avec l'argent de quelques concerts dans des cafés, des théâtres, mais ils avaient faim et froid et Carlos Casals leur envoya de l'argent pour des billets de retour.

La famille se trouva réunie à Barcelone. Très vite Pau Casals succéda à son premier professeur, Josep Garcia et devint professeur au conservatoire. À vingt ans, le jeune prodige put alors s'épanouir dans cette Barcelone dynamique, débordante de créativité. Il donna des concerts, à Barcelone d'abord, puis dans toute l'Espagne. Après avoir transformé les cafés en salles de concert, il transformait les salles de concert en temples.

Il retrouva les grâces de la famille royale et le comte de Morphy l'envoya à Paris rencontrer Charles Lamoureux, muni d'une lettre de recommandation. Lamoureux, au mauvais caractère bien connu, tenta de renvoyer le jeune homme qui tourna aussitôt les talons, mais il se ravisa ! "Venez, vous m'intéressez !" Il l'écouta jouer et malgré ses difficultés à se déplacer, il se leva, il s'approcha, s'agenouilla aux pieds du jeune homme et lui baisa les mains "Vous êtes prédestiné !" Lorsque Charles Lamoureux quelques jours plus tard dirigea *Tristan & Iseult* de Wagner avec Casals au violoncelle, en novembre 1899, toute la critique Européenne était là et le jeune violoncelliste fût propulsé sur le devant de la scène mondiale.

La gloire de Casals était née, il avait 23 ans.

Casals s'installa à Paris, au 20 Villa Molitor, et de là il sillonna la terre de New-York à Moscou, il joua dans toutes les capitales, il fut applaudi à tout rompre. Ses amis étaient des artistes, des intellectuels, des personnalités politiques.

Avec Alfred Cortot et Jacques Thibaud, ils explorèrent, pour le plaisir, tout le répertoire de musique de chambre, et, sans presque aucune répétition, mettant chacun ses dons au service de la musique des deux autres, ils séduisirent le monde.

On vint un après-midi chercher Casals chez lui. Carrière, le peintre, son ami, était en train de mourir et il demandait à le voir. Carrière et Casals s'étaient beaucoup cotoyés dans les salons de l'époque et de tous les portraits du peintre, c'était celui de Casals ainsi que celui de Verlaine qui étaient les plus réussis. La chambre de Carrière était pleine d'amis et pour lui, longtemps, le musicien joua, jusqu'au dernier soupir. Camille Mauclair écrira : "L'instrument sublime ne jouait pas, ce jour-là, il pria, il accompagnait Carrière et lui transmettait notre âme".

Quand le Maître jouait, il quittait complètement la réalité, il vivait l'œuvre intégralement et l'on pouvait croire, à l'entendre, qu'elle était par lui recréée. Casals était absent, il n'y avait plus ni les doigts, ni les cordes, plus de technique, de partition, il n'y avait plus que l'œuvre qui renaissait de l'instrument. Eugène Ysaÿe à l'issue d'un concert a dit "Je ne savais pas que l'on pouvait aller aussi loin en musique !" Et Édouard Grieg : "Casals n'interprète pas, il ressuscite".

Bien plus tard Alavedra écrira : "Quelles que soient les circonstances, quand Casals jouait, on voyait, on entendait sa souffrance. Le violoncelle était très droit, vertical, tenu de sa main gauche. La droite, avec l'archet, était posée sur son genou. Un long moment, les yeux fermés, il cherchait en lui quelque chose, loin. Et quand le silence était absolu, il s'immobilisait, absorbé, les yeux baissés, se concentrait. Alors lentement sa tête se relevait, les yeux mi-clos, et sa main gauche s'ouvrait comme une étoile au-dessus des cordes. La droite, d'un geste lent levait l'archet, restait en suspens, immobile, dans l'attente comme d'un appel. Et quand les premiers sons naissaient, vibrants, profonds, l'œuvre majestueusement survolait la salle entière. Le son était chaleureux, humain, inspiré, le corps de l'homme se mouvait indissociable de l'instrument. À la dernière note, ses yeux étaient pleins de larmes, et le visage bouleversé, il était arraché au silence par une ovation délirante. Alors le Maître saluait un peu comme l'on dit qu'on aime".

Entre-temps Pau Casals avait fait construire une maison pour sa mère, devenue veuve, à côté du Vendrell, sur la plage, à Sant Salvador. Il ne manquait pas d'y aller aussi souvent qu'il le pouvait et y retrouvait ses amis. Là, ils faisaient de la musique, ils nageaient, jouaient au tennis.

Souhaitant participer à la vie culturelle et politique de son pays, il créa à Barcelone "l'Orchestre Pau Casals". Cette formation devint vite un orchestre remarquable dont il n'était pas rare qu'il reçut d'illustres solistes. De fonctionnement démocratique, sans tyrannie aucune, l'orchestre progressait par la recherche de l'entente collective. Réalisant à quel point sa musique était réservée aux classes aisées, Casals souhaita la rapprocher du peuple, aller vers les gens, et emmener, peu à peu, la classe ouvrière à la musique classique. C'est ainsi qu'il créa "l'Association ouvrière de Concerts".

Nous sommes dans les années vingt, Casals est à l'apogée de sa gloire, dans sa triple carrière de soliste, de chef d'orchestre, de chambriste et sa renommée est mondiale. Mais l'homme sensible et intelligent qu'il est sait la montée des périls en Europe...

À la fin de l'après-midi dans cette chambre parisienne obscure, Casals a relevé la tête et il a pris la parole arrachant Alavedra à ses rêves. "Vous comprenez Alavedra, si au moins je pouvais les aider, faire quelque chose pour notre peuple. Mais sans musique ! Ma musique, elle transmet la paix et je ne l'offrirai plus au monde tant qu'il n'en sera pas digne. Si l'on se rapproche des nôtres, on pourra les soutenir. Tel est mon désir, mon projet, nous pouvons le partager. Des amis parlent de Prades..." Dans l'idée de redevenir actif pour son peuple, Casals reprend vie peu à peu. L'engagement pris ce jour-là d'arrêt total des concerts face à tous les peuples soutenant les régimes totalitaires lui donne une force nouvelle.

Ils s'installent à Prades et louent ensemble la "Villa Colette" qui abritera leur exil pendant dix années.

Autour des deux figures emblématiques de la culture catalane de l'époque, le maître Pau Casals et le maître Pompeu Fabre, un noyau d'intellectuels catalans s'est peu à peu formé à Prades. La villa Colette ne désemplit pas d'artistes venant saluer le Maître qui fait silence. Néanmoins, une vie simple et ordinaire y suit son cours. Les deux hommes consacrent la moitié de leur temps à l'aide aux réfugiés. Puis, le poète écrit, le musicien joue. Méthodiquement le Maître tous les jours travaille au piano : Bach, les fugues et les préludes. Puis au violoncelle, Bach encore, les suites. Bach dont il disait "sa musique a atteint le niveau le plus élevé, le plus pur au monde." "Bach, par qui le miracle s'est produit comme dans aucun autre art." Après les gammes, quotidiennes, méthodiques, après Bach au piano et une suite au violoncelle, Casals, satisfait, dit : "il faut commencer la journée par les choses basiques." Comme Mozart l'avait écrit à son père, la musique possède entièrement Casals. Quand il ne l'étudie pas, il la médite. Un matin, il déborde de joie : "Alavedra, je viens de trouver une facilité de position de doigt pour une des suites que je cherchais depuis plus d'un an." "Un an, s'inquiéta mon grand-père ?" "Un an n'est rien, il faut toute une vie pour étudier certaines œuvres." "C'est difficile d'obtenir la perfection durant toute une œuvre, répond mon grand-père. On dit que les premières portées sont données par Dieu, l'artiste doit trouver la suite..." "C'est beau ce que vous dites, et c'est vrai".

Maria et Macia mettent dans la maison de la gaieté. La belle Montserrat de la grâce et de la joie malgré les difficultés.

Parfois Casals joue pour les amis de passage. Il ne donne plus de concerts autres que pour des œuvres de bienfaisance. Ces concerts les mènent plus d'une fois à Montpellier où Casals joue au Château d'Assas, sur invitation de Robert et Simone Demangel.

À la villa Colette, des soirées entières, musiciens, écrivains, hommes politiques discutent.

Lorsqu'ils sont seuls Casals et les Alavedra le soir allument la radio. Londres, dans l'espoir et la peur. Puis de la musique, cherchant de station en station, pour que l'œuvre leur plaise, mais aussi l'interprète, et aussi la qualité de l'interprétation. Souvent Casals éteint la radio, furieux ; "Celui-ci ne sait pas se servir de son violoncelle, il croit qu'il joue mais il fait de la technique. Pourquoi ne pas rester, retenu, recueilli, dans l'humilité et dans le juste ?"

Plus que jamais arrivent à Casals des propositions et des contrats. Il refuse tout, sans hésitation. Personne ne peut comprendre cet entêtement permanent, à l'heure où chacun rêve d'obtenir la nationalité américaine. L'Amérique du Nord lui offre deux cent mille dollars pour un concert et l'on vient le chercher en avion.

Casals ne quitte pas son village roussillonnais, le seul cri qu'il laisse parvenir à ses oreilles est celui des exilés. "Le génie oblige" a dit Liszt. Casals, seul, maintient son art intact au milieu de tant de ruines.

Au printemps 1943, des jeux floraux de poésie en langue catalane sont organisés à Perpignan, et Casals revient un matin à la Villa Colette brandissant le journal. "Regardez Alavedra ! Vous trouverez bien un poème pour gagner le premier prix, avec le montant du prix, nous mangerons pendant trois mois." Il est décidé que le poème du Pessebre sera présenté, mais après l'avoir cherché en vain toute une nuit dans ses papiers, il doit se rendre à l'évidence, le poème faisait partie des biens abandonnés à Barcelone dans le départ précipité. Il annonce la triste nouvelle le lendemain à sa famille et à son ami.

Maria, alors âgée de quatorze ans dit : "Quand nous marchions dans la montagne et qu'il nous fallait tout jeter, je n'ai pu me séparer d'une mallette cachée sous mon manteau et contenant tous mes trésors. La mallette est là-haut, ton poème est dedans, papa."

Le poème du Pessebre remporte le premier prix. À Perpignan, la remise des prix est célébrée sous de grands arbres, et Catalans et Catalanes se pressent sur des bancs de bois. Il est demandé à mon grand-père de monter à la tribune et de dire à voix haute un passage de son œuvre. Lorsqu'il articule, par la bouche des chameaux fatigués d'une si longue marche à travers les déserts,

*"Quand s'achèvera
si longue galère,
en terre étrangère..."*,

un sanglot s'étrangle dans sa gorge, et hommes de tous milieux, de tous rangs et d'histoires de vie différentes, hommes de cette errance ou hommes prêtant asile, tous se donnent le bras et c'est enlacés les uns aux autres qu'ils finissent d'écouter l'œuvre. Le maître, au premier rang, comme à son habitude est assis à côté de l'enfant Macia. Du coin des lèvres, il sourie, et de sa main gauche il tapote celle de l'enfant, on aurait dit qu'il chantait !

De retour le soir tard dans leur maison, après une longue journée perpignaise heureuse mais éreintante, Casals lève le bras “N’allons pas nous coucher !” Il s’assied au piano et devant ses amis ébahis, il prend alors la parole de sa voix tremblante et belle, mais au lieu de dire les vers, il se met à les chanter, s’accompagnant au piano. “Je l’ai entier dans la tête, depuis des jours et des semaines, tandis que vous travailliez aux derniers arrangements du poème, dans ma tête, les notes se bouscuaient, elles s’enchaînaient ! J’écrirai un oratorio avec des solistes, un chœur et tout l’orchestre. Ce sera un immense message de paix, qui parcourra la terre entière



et par lequel je pourrai dire au monde tout ce que j’ai dans le cœur. Retrouver par ce message une continuité, après toutes ces ruptures. Et le porter autour du monde, de capitale en capitale. Une sardane s’y jouera pour rappeler au monde que l’œuvre est née du cœur de deux Catalans en exil”.

Tous les jours durant des heures, il travaille, il compose.

Et le soir autour du piano, Montserrat chante les passages terminés, accompagnée par le Maître et ses yeux verts brillent de joie. Elle est la muse des deux hommes, leur inspiration, le rayon de soleil de la maison. Parfois même ils dansent, les enfants sautent de joie.

Leur foi, la poésie, la musique ont fait de leur exil un pèlerinage vers la vie. Le Maître travaillera dix ans à la composition de son oratorio.

Mais Montserrat maigrit, se privant de tout pour les siens, faisant à pied dans la montagne plusieurs kilomètres pour un litre de lait contre une leçon de piano. Tuberculose rénale. Le Professeur Émile Jeanbrau, à Montpellier, accepte de l’opérer, par amitié pour Casals. Dans leur petite chambre des cliniques Saint-Charles, le poète veille sa femme qui, peu à peu, s’éteint. Les musiques de leur rencontre reviennent à ses oreilles... Schubert ! C’est sur un chant de Schubert qu’ils s’étaient rencontrés, c’est Schubert qui, dans la douleur, s’empare de lui et dans la nuit le poète écrit sa Symphonie Inachevée.

*Un accord me fit sursauter.
Dans la chambre, la musique éclatait
trionphante, couvrant les pleurs
rebelles.
Alors un chant d’amour intime s’éleva,
mélancolique, comme une brise il
s’insinua
en un soupir, accompagné des violon-
celles.*

*Ce fut sur l’onde de ce chant
que notre amour, il y a longtemps,
s’est tissé, nourri de rêve et de
poésie...
Combien m’évoque-t-il de souvenirs,
illuminés par ton sourire
éclairant au loin notre beau pays!*

*Fiançailles dans la musique !
Baisers, tremblants encore, émotions
magnifiques,
sentiments bénis...
Paysages de nos escapades,
lac endormi, petites plages,
maisonnette verte d'où nous avons
fui...
Ne reverras-tu pas l'éclat de ces
couleurs ?
Ne respireras-tu plus jamais les
senteurs
de romarin, fenouil, ou de genêt ?
Ne goûteras-tu plus la saveur salée
de notre mer si parfumée
lorsqu'elle offre au soleil son reflet?
Ne voudras-tu donc pas monter au
Monastère
où celui qui n'est plus a béni en prière
l'alliance de nos vies ?
Souviens-toi du silence au sommet de
nos cimes !
Écoute le pas lourd du brouillard dans
l'abîme,
comme les rêves de terres endormies !*

*Lève-toi, mon aimée, il fait jour
et je veux que, pour le retour,
tu sois à mes côtés, comme quand on
fuyait!
Ensemble nous avons avancé en
souffrant.
Comment puis-je rentrer seul avec les
enfants
qui me demanderont pourquoi on t'a
abandonnée ?
Je me perdais en considérations
quand soudain débuta le chant des
violons
qui couronne la Symphonie de son éclat.
De quel cœur pur provenait cet appel?
On aurait dit de la lumière venant du ciel.
Par la fenêtre, j'ai regardé, le jour
naissait déjà.
La veilleuse s'éteignit, et la terreur.
Une aube rose auréola la nuit, à
l'extérieur,
et elle se fondait aussi en tout mon être.
Le souffle frais de l'air matinal
entra en silence dans notre calme
musical
tandis que j'entrouvrais peu à peu la
fenêtre.*

Montserrat, rétablie, revient à Prades et lentement la vie reprend son cours à la Villa Colette.

En 1949, les Alavedra peuvent rentrer en Catalogne, entraînés par leur fils Macia. Parti caché à l'arrière d'un camion pour quelques jours voir sa grand-mère qui lui manquait, il écrit à ses parents : "Notre pays est magnifique, mais tout est détruit. Il y a tout à reconstruire, je reste là, je vous attend."

Casals reste à Prades, il ne remettrait un pied sur la terre catalane du vivant de Franco. Il continue à refuser de jouer dans les pays qui ont soutenu Franco, il décline les invitations des plus grands, New York, Paris, Londres, Vienne. "Un artiste qui est écouté par le monde entier ne peut pas se contenter de faire de la musique. Par la place qu'il occupe, il a une responsabilité politique, il doit faire entendre sa voix." En 1950, une commission de musiciens américains vient à Prades lui demander de diriger un festival nord-américain célébrant le deuxième centenaire de la mort de Bach. Il refuse. On lui offre un chèque en blanc. "Il ne s'agit pas d'argent, mais de mon engagement." "Mais Bach, Maître !" "Même en l'honneur de Bach, je ne peux revenir sur ma parole". Alexandre Schneider insiste : "Nul autre

que vous ne peut diriger les célébrations du bicentenaire de Bach. Si vous ne venez pas, c'est nous qui viendrons à vous et les plus grands de ce monde nous suivront." "Mais Prades est une ville de quatre mille habitants, il n'y a pas de salle pour faire de la musique, il n'y a qu'un seul hôtel !" "Nous jouerons dans les églises et dans les monastères, répondit Schneider".

Le festival Pablo Casals est né.

Quelques années plus tard, Casals part s'installer à Porto Rico avec sa jeune épouse Martita, venue le rencontrer à Prades pour solliciter des *Master Class* de violoncelle.

Depuis Barcelone, les Alavedra vont régulièrement chez eux, à Porto Rico, et y restent pour de longs séjours. Tous les matins, comme à son habitude, le Maître travaille, Bach au piano, fugues et préludes, au violoncelle ensuite, les suites, méthodiques, une pour chaque jour de la semaine, et le dimanche, reprise de la 6^e. Comme à son habitude, mon grand-père l'écoute. "Vous avez fait beaucoup pour Bach, Maître !" "Il a fait beaucoup plus pour moi. Travailler Bach au lever, tous les jours, c'est plus que de la musique. C'est une prière, un hommage, c'est comme dire un Notre Père avant de commencer la journée."

À Porto Rico, Casals poursuit son exil volontaire et il devient, par chacune de ses prises de parole, un ambassadeur universel de paix. Il reçoit en 1961 une invitation du Président Kennedy pour aller jouer à la Maison Blanche. Casals déroge à ses principes pensant qu'il doit rencontrer cet homme. Le concert à la Maison Blanche a lieu le 13 novembre 1961. Casals a 84 ans. Durant le cocktail qui précède le concert, Kennedy entraîne le musicien vers sa galerie de peinture, "Pas de tableaux pour aujourd'hui, je suis venu pour vous parler" glisse Casals à l'oreille du Président. Accompagnés de l'avocat Fortas, les trois hommes se retirent et s'entretiennent quarante cinq minutes. Il a été probablement question de l'Espagne, de la Catalogne, de la dictature franquiste. "Je suis heureux" a murmuré Casals à Martita en sortant.

Accompagné de Schneider et Horzowski, il interprète un trio de Mendelssohn, une œuvre de Schumann adaptée pour violoncelle et piano ainsi qu'une suite de Couperin jouée de façon magistrale. Casals a terminé avec *El Cant dels Ocells*. Par ce chant traditionnel catalan Casals, tout au long de sa vie, a dit au monde sa souffrance de ce si long exil.

Le lendemain, par quelques mots, le Président s'est effacé devant le Maître : *14 novembre 1961, Cher Maître Casals, Il est des soirées rares, inoubliables, et tous ceux qui étaient présents la nuit dernière s'accordent sur le fait que celle-ci en est. Vous m'avez fait me sentir humble...*

En 1963, les Casals et les Alavedra sont à Porto Rico avant de se rendre tous les quatre à la Maison Blanche où Casals doit recevoir des mains du Président la Médaille de la Liberté.

Dans les rues de Porto Rico, Joan et Montserrat attendent un taxi. Une voiture s'arrête, le chauffeur, noir, sanglote : "Ils ont tué mon Président !".

Devant la porte de la maison, Martita les attend : "Ne dites rien, pas tout de suite, il pourrait en mourir". Dans l'heure qui suit, il faut annoncer la mort de Kennedy à Pau Casals. Celui-ci s'effondre, mais très vite il relève la tête et demande à être mis en communication téléphonique avec la radio Portoricaine. " C'est à moi d'annoncer cette terrible nouvelle." Dans les minutes qui suivirent, Porto Rico

d'abord puis New York et Washington et toute l'Amérique retransmettent les mots du Maître sur les ondes américaines. C'est avec des paroles graves, lentes, que Casals annonce au monde, sur fond d'El Cant dels Ocells, la mort de celui avec qui il avait conclu à des engagements pour la paix.

À Barcelone, Alavedra vient de sortir l'œuvre maîtresse de sa carrière, sa biographie de Pau Casals. Complète, riche de musique, de politique et de sentiments, elle obtient un grand succès. Alavedra et Casals sont en contact permanent. Voyages fréquents à Porto Rico, lettres, télégrammes, Alavedra est le trait d'union entre le musicien et le peuple catalan. Il a atténué la souffrance d'une si longue absence. Conférences, radio, articles, il conte en permanence aux siens ce qui se passe outre Atlantique.

Pendant ce temps, Casals apporte les dernières touches à son oratorio, son frère Enric l'a aidé à l'orchestration.

Pour choisir le lieu de la première du Pessebre, les deux hommes ont longtemps réfléchi ; "Prades ? l'Andorre ? Et pourquoi pas le Mexique ? Après la Catalogne, c'est le pays du monde où il y a le plus de Catalans. Ce serait un beau geste de reconnaissance. Et nous y trouverions toutes les facilités."

Entre deux répétitions, les deux hommes bavardent en se reposant dans la maison d'Acapulco mise à leur disposition.

"Ce Pessebre, qui se chantera ce soir, a été, Maître, notre compagnon d'exil, notre réconfort, notre joie !"

"C'est un rêve, dit Casals, donner le Pessebre en catalan, à Acapulco, devant un public international !" Cent vingt choristes, quatre vingt musiciens, six solistes, Casals dirige. Derrière eux, la baie d'Acapulco. Après le Gloria final, lorsque les trois mille spectateurs, debout, applaudissent à tout rompre, Alavedra, avant de rejoindre son ami qui l'appelle sur la scène pour qu'il salue à ses côtés entend, de la bouche de journalistes "C'est une nuit historique" "c'est pur comme un Fra Angélico".

De retour à Porto Rico, les deux hommes marchent au bord de la mer.

Ils ont toujours aimé marcher côte à côte, en parlant. Il ne tarissent de commentaires sur cette première audition de leur Pessebre et ils réfléchissent ensemble au mystère de la composition musicale. "Ceci n'est pas à moi, disait Haydn parlant de son œuvre, cela provient de plus haut". "Chaque fois plus simple, disait Beethoven". "Après avoir joué toutes les notes, c'est la simplicité qui ressortira avec toute sa force, comme le dernier mot de l'art, écrivait Chopin". Le Pessebre est réclamé par toutes les capitales du monde, il est joué à l'ONU, choisi par U.Thant comme symbole de paix universelle. Casals et Alavedra accompagnent leur œuvre autour du monde entier et devant des rois, des reines, des présidents et des peuples de toutes couleurs et de toutes cultures, la musique de Casals et les mots d'Alavedra ont arraché des larmes. Par ces paroles des santons de terre cuite, écrites pour une enfant, ils ont transmis au monde leur sublime message de paix, de justice et de liberté. Mais la douleur de l'oppression franquiste, de l'exil et des blessures encore vives ne laissera voir le jour à l'œuvre sur le sol catalan qu'en 1967 où il sera joué à Barcelone pour la première fois.

*“Et tout se fige en un instant.
Un ange survole Bethléem
mouvant l’air d’un souffle Divin.*

*Un coup de trompette insolent
fend le ciel du levant au couchant
emplissant d’effroi ceux qui adorent
l’enfant.*

*Tout ce qui fut terreur, cris et rumeur
devient béatitude, élan d’amour
inondant de prière cieus et cœurs.*

*Rois et bergers, tous sont agenouillés
devant l’enfant illuminé
par cette céleste clarté.*

*Mille harmonies emplissent l’infini.
Dans la nuit claire les étoiles ont pâli.
D’un grand amour s’est emparée la terre,
les bras cherchent les bras des frères.*

*Rois et bergers s’étreignent fort les
mains
des lèvres perle une parole pure :
Gloria a Déu ! Cantem ! Gloria en
l’altura !*

*Gloria a Déu i a tota criatura !
Pau a la terra !*

*Mai més cap guerra !
Mai més pecat !*

Pau als homes de bona voluntat !

Pau Casals est mort en 1973 sans avoir jamais revu sa Catalogne natale. Mes grand-parents reçoivent un matin un télégramme de Martita, deux mots seulement : “Pau gravissim”. Ils prennent le premier avion. À l’aéroport, un chauffeur les attend : “Alavedra ? Usted viene por Don Pablo ?” “Si” “Je crains, répond le portoricain, qu’à cette heure Dieu ne soit déjà auprès de lui”. Mon grand-père repense au Chancelier Adenauer disant, de nombreuses années avant, à l’issu d’un concert du Maître à Berlin : “Quand Casals joue, Dieu est au concert”. Touchant le bras du chauffeur, “Vous savez, ami, je crois qu’en ce qui le concerne, Dieu est auprès de lui depuis le jour où il est né”. La voiture les emmène directement à l’hôpital. L’étage entier est fermé, réservé au défilé de personnalités venant des quatre coins du monde rendre un dernier hommage au Maître.

On installe le cercueil dans le salon de la grande maison qui domine la baie de Porto Rico. Schneider et Istomin jouent Beethoven, Mozart. Mon grand-père lit le poème du Pessebre. Le matin de l’enterrement, Martita tend à mon grand-père un drapeau catalan qu’elle avait fait tisser par de jeunes portoricaines. C’est sous les couleurs catalanes et portoricaines que le cercueil entre dans l’église de San Juan de Porto Rico, porté à bras d’hommes, au son de la marche funèbre de la troisième symphonie de Beethoven. Olga Iglesias, la soprano qui avait tant chanté Le Pessebre en interprète deux passages. Malgré les larmes étouffées, jamais “La mare de Deu” et “El plor de l’infant Jesus” n’avaient été aussi beaux. Istomin pleure dans les bras d’Alavedra. “Comment pourrions-nous désormais écouter de la musique si lui n’est pas là pour l’entendre ?”.

Les Etats-Unis viennent de perdre Kennedy, Luther-King, ils perdent maintenant Casals. De l’autre côté de l’Atlantique, les Catalans se sont immobilisés devant leur poste de télévision, ils perdent l’enfant chéri.

Un an après meurt le Général Franco. La dépouille de Casals est alors ramenée au Vendrell, sur sa terre, après trente sept ans d’exil.

La Catalogne s’est ouverte au monde et vit maintenant en paix. On y parle le catalan.

Macia Alavedra, le petit garçon qui voulait, à quatorze ans reconstruire son pays, a été député, porte-parole du gouvernement, puis ministre durant 23 années au sein de cette Généralitat réaffirmée, il est considéré comme celui qui a ouvert la Catalogne à l'Europe puis au monde sur le plan économique.

Joan Alavedra est mort en 1981. Hommage officiel dans l'église de Santa Maria del Mar, près du port, à Barcelone. Tout le gouvernement était là, aux côtés de Jordi Pujol, le président en exercice de la Généralitat. Mais dans la rue, quand le cortège des limousines noires s'est ébranlé, nous emmenant au cimetière, des hommes et des femmes, anonymes, par centaines, sortis des étroites ruelles ont bloqué les voitures, et, le poing levé, ont entonné d'une voix forte l'hymne catalan.

Montserrat a rejoint son mari au cimetière de la montagne de Montjuic l'année dernière. Ils reposent face à la mer. On n'y entend plus l'écho des fusillades franquistes de 39, seulement la douceur du vent catalan dans les cyprès.

L'oratorio *El Pessebre* est joué autour du monde entier. Il poursuit sa marche, porte son message.

Né de la douleur d'un exil, il chante, dans la foi qui l'anime d'une parole à transmettre.

Il a ce pas léger, exalté de ceux qui marchent parce qu'ils croient et non parce qu'ils fuient.

BIBLIOGRAPHIE

Un poème en terre étrangère. Joan Alavedra et son poème du *Pessebre*. Gemma Durand. Ed. Domens, Pézenas

Le poème du Pessebre. Joan Alavedra. Traduction Gemma Durand. Ed. Domens, Pézenas

La Symphonie Inachevée. Joan Alavedra. Traduction Gemma Durand. Ed. Domens, Pézenas

François d'Assise. Joan Alavedra. Traduction Gemma Durand. Ed. Domens, Pézenas

Pau Casals. Joan Alavedra. Ed. Selecta, Barcelone. Edition française à paraître.

RÉFÉRENCES MUSICALES ENTENDUES DURANT LA CONFÉRENCE

Johannes Brahms. Sextuor en si bémol, andante. Pablo Casals, violoncelle. "Pablo Casals à Prades" Sony classicals

Johann Sebastian Bach. Suite pour violoncelle n°1, prélude. Pablo Casals, violoncelle. EMI classicals

Pablo Casals. El Pessebre, cœur des rois mages. Auvidis Iberica.

El Cant dels Ocells, chant du folklore catalan. Pablo Casals, violoncelle. "Pablo Casals à Prades" Sony classicals